

Ma trousse de deuil My mourning kit

Michel Moreau

Volume 7, numéro 2, novembre 1982

Mourir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030135ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030135ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Moreau, M. (1982). Ma trousse de deuil. *Santé mentale au Québec*, 7(2), 19–30.
<https://doi.org/10.7202/030135ar>

Résumé de l'article

Des fragments de mon vécu autour de trois morts récentes : celle de mon père, de ma belle-mère, d'une amie très proche. Ces fragments de vécu ont éclairé et fortement inspiré le film que j'ai réalisé en 1981, *Les Traces d'un Homme*. Un film sur la mort d'un homme de cinquante-sept ans, atteint d'un cancer terminal. Cette combinaison d'événements vécus douloureusement et les imprévisibles démarches du film m'ont permis de constituer ma trousse de deuil... une série de petites découvertes modestes, d'exercices simples, de remises en question, qui me permettront de supporter les deuils qui s'en viennent inexorablement. À une savante thèse sur la mort, j'ai préféré partager... ma trousse de deuil!

Michel Moreau*

Des fragments de mon vécu autour de trois morts récentes : celle de mon père, de ma belle-mère, d'une amie très proche. Ces fragments de vécu ont éclairé et fortement inspiré le film que j'ai réalisé en 1981, *Les Traces d'un Homme*. Un film sur la mort d'un homme de cinquante-sept ans, atteint d'un cancer terminal. Cette combinaison d'événements vécus douloureusement et les imprévisibles démarches du film m'ont permis de constituer ma trousse de deuil... une série de petites découvertes modestes, d'exercices simples, de remises en question, qui me permettront de supporter les deuils qui s'en viennent inexorablement. À une savante thèse sur la mort, j'ai préféré partager... ma trousse de deuil!

Pour moi, le temps des deuils est arrivé. Lorsque l'âge vient flotter entre quarante et cinquante ans, lorsqu'on redescend le versant de sa vie, les deuils se multiplient. Deuil de son père, deuil de sa mère, premiers deuils de ses amis. C'est le jeu mathématique et inexorable qui combine courbes de vie et écarts des générations. Inévitablement, cette procession des deuils ira s'accéléralant. Devant cette succession inéluctable des deuils, je me prépare, je fortifie mes défenses, tente de prendre le deuil de face et de tourner la souffrance à mon profit. Au cours des trois dernières années, j'ai perdu : mon père, la mère de ma femme et une amie très proche.

J'ai entrepris une recherche de dix-huit mois sur la mort. J'ai multiplié les rencontres. J'ai beaucoup lu. J'ai été bénévole dans un service de mourants. Finalement, j'ai réalisé un film de 72 minutes «Les traces d'un homme». Cette recherche a été entreprise avec une collaboratrice et amie de longue date, une des meilleures monteuses de documentaire : Josée Beaudet.

À travers cette recherche, à travers ce film, à travers mes deuils personnels, je me suis constitué une trousse de secours... non seulement un ensemble de remèdes à la souffrance, mais aussi un

arsenal d'attitudes et d'audaces qui me permettent de vivre mes futurs deuils comme des aventures de croissance.

Ils valent ce qu'ils valent mes remèdes! Ils me sont singulièrement personnels. Certains sont provisoires. D'autres plus durables. D'autres expérimentaux. J'en trouverai de nouveaux. Je les livre ici sans prosélytisme. J'espère seulement qu'en partageant ces remèdes avec d'autres, nous pourrions, au lieu de nous enfouir la tête dans le sable, inventer collectivement une nouvelle culture de la mort, efficace, soulageante et paradoxalement porteuse de vie.

Ce n'est donc pas une synthèse philosophique ou une thèse sociologique, c'est juste quelques recettes de grand-mère, quelques remèdes-maison, quelques trouvailles que je veux livrer.

UN LIVRE DANS UN AVION... OU COMMENT SOUFFRANCE DEVIENT CROISSANCE

Je suis dans un Boeing 747. À mes pieds, dans le sac de voyage, trois livres sur la mort. Je les sors. Je les feuillette. Je passe de l'un à l'autre. J'ai le cœur à la tristesse. Mon père vient de mourir. Je vais l'enterrer. Je suis comme assommé, anesthésié. C'est la première fois que je perds une personne très proche. Bien sûr, j'avais perdu un grand-père et une grand-mère, il y a une vingtaine d'années. Mais j'étais bien jeune et eux étaient bien

* L'auteur est cinéaste. Il a fait des films éducatifs, sociaux et scientifiques dont *Jules le magnifique*, *Une naissance apprivoisée* et *Enfants du Québec*.

vieux : quatre-vingt-trois ans et quatre-vingt-sept ! Mais cette fois, je prends la mort en plein visage. Mon père, avec qui j'ai vécu vingt ans. Mon père est mort subitement en faisant ses achats, au comptoir de sa banque... lui qui n'a jamais eu beaucoup d'argent. Il est mort sans nous prévenir... lui si prévoyant. Il passait le cap de ses quatre-vingts ans et je le voyais serein et heureux voguer vers ses quatre-vingt-dix ans et... voilà !

Par le hublot de l'avion, je regarde la mer de nuages sur laquelle le soleil à peine couché vient de se lever. Sur cet écran d'un rose théâtral, je vois flotter le corps de mon père froid et glacé et ma mère avec un masque désespéré.

J'ai appris sa mort ce matin, ou hier matin. Je ne sais plus. Un téléphone. La course pour un billet d'avion. Et, réflexe étrange d'une éducation livresque, j'ai couru chez le libraire. Quelques mois auparavant, j'avais lu dans une revue un article de Kübler-Ross sur la mort, avec une bibliographie sur la mort. Et j'ai là, sur la tablette de mon siège : *La mort, dernière étape de la croissance* de Kübler-Ross (1975), un petit livre de textes divers sur la mort et *La vie après la vie* du Dr. Moody (1978). Je butine, je feuillette, parcours un chapitre, lis un paragraphe, accroche une phrase. Peu à peu, je sors de mon état de choc. Le livre de Moody me rassure. L'instant de la mort, le «cruel passage» semble bien moins angoissant que je l'imaginai. Peut-être que mon père, au moment de s'affaisser au comptoir de la banque, a tout simplement glissé dans un autre pays sans peur, sans angoisse... peut-être même avec soulagement. Quant au livre de Kübler-Ross, il fait tout basculer. Il m'invite à exprimer ma peine, à pleurer, à me mettre en colère, à crier au besoin. Un nouveau discours pour moi. Moi qui retenais mes larmes depuis hier. Je me laisse aller à pleurer tout en lisant, des larmes chaudes qui brouillent les lettres. Je sens fondre l'enveloppe de mon éducation rigide. Une éducation de la volonté et du contrôle : «Montre-toi fort et courageux», «Un garçon, ça ne pleure pas», «Voyons, sèche tes larmes et oublie ça.» Je sens la porte ouverte. Je m'y engouffre.

Dans mon hublot, plus de nuages. Le soleil plombe l'océan. Je pleure des larmes douces. Je me sens mieux. Kübler-Ross doit avoir raison. Et puis, cette curieuse idée que la mort et le deuil activent ta croissance. Cette idée vient colorer

toute l'affaire, fait basculer l'événement. Est-ce que mon père est en train de me faire son dernier cadeau ? Je jongle avec cette idée. Je m'en nourris.

Quand je débarque de l'avion, je suis bien décidé à me laisser aller à pleurer et à plus si nécessaire. De plus, je suis décidé à partager ces sentiments-là avec ma famille. À eux aussi, ça fera du bien ! Je suis certain maintenant que la mort de mon père va nous apprendre à vivre. Je sens que du béton des couloirs de l'aéroport monte une étonnante énergie... Et puis, me trotte dans la tête une petite idée, une idée de cinéaste-documentariste : j'ai remis au fond du sac les beaux textes littéraires sur la mort. Trop rationnel. Ce qui m'a touché, ce qui m'a aidé, ce qui a éclairé ma lanterne, ce sont les témoignages, ceux de Kübler-Ross, de Moody, de leurs amis... des témoignages pétris d'émotions qui sont venues retrouver les miennes. La défaite du rationnel. Une leçon que je n'oublierai pas !

UN SOUS-SOL LIBÉRATEUR... OU LA NÉCESSITÉ DE LAISSER EXPLOSER SES ÉMOTIONS

Je me trouve dans le sous-sol de mes parents. Ils ont acheté une petite maison modeste et c'est fou tous les objets qu'on accumule dans le sous-sol de ces petites maisons. Et ces objets jettent un éclairage stroboscopique sur la vie des gens qui habitent ces maisons. Je marche en rond dans le sous-sol et voilà que j'y rencontre mon père : ses vêtements de chasse, sa petite voiture mille fois repeinturée de retraité, son chapeau de pêche, ses conserves du jardin, ses outils de bricolage. Et comme mon père est mort subitement, tous ces objets sont là comme figés dans le temps, comme dans les ruines de Pompéi. Le tuyau d'arrosage a le nez en l'air et sa bicyclette... Sa bicyclette a été ramenée de la banque par un inconnu. Sur le porte-bagages, le panier à provision qu'il n'a pas eu le temps d'emplir. La bicyclette a fait sauter le nœud que j'ai dans la gorge depuis deux jours. Je sanglotte. Puis je me reprends. Les vieux réflexes se mettent à jouer. «On ne pleure pas quand on est un homme», «Ah, ah la fille qui pleure», «Tu vas faire de la peine à ta mère». Je me retiens. Mais les livres de l'avion créent le contre-courant. Je donne un coup de pied contre tous ces vieux préjugés de contrôle, de maîtrise de soi et de volonté...

Je m'abandonne aux pleurs et aux sanglots. Presque avec plaisir. Une heure, une heure et demi. C'est intarissable. Mais je me laisse aller dans cette grosse peine lourde. Je me laisse glisser. Je sens que je me débarrasse, que j'extirpe.

Et quand larmes et sanglots s'arrêtent, j'ai des doutes. Le poids de la peine est encore là, pesant. Il me suffit alors de laisser mon regard tomber sur les bottes de chasse de mon père, ou la maladroite boîte à moineaux qu'il vient d'achever pour que les pleurs reprennent. Tout cela peut paraître morbide, peut paraître jouer dans la cicatrice. Mais j'ai un impérieux besoin de vider ma peine. Et je le fais.

J'entends du bruit à l'étage au-dessus. Des visiteurs viennent offrir leurs condoléances. Les convenances voudraient que je les accueille. Mes frères et mes sœurs peuvent me remplacer. Tout à l'heure, allégé, je sais que je serai deux fois plus efficace.

Une heure et demie, deux heures, je ne sais plus. Sanglots et larmes sont comme taris. Je me sens détendu, soulagé et j'ai honte de le dire... presque heureux. Si heureux qu'un instant, j'ai cru être libéré à tout jamais du deuil de mon père. La suite m'a montré rapidement que ce n'était que naïve prétention. Mais pour les heures qui suivront, je suis libéré et disponible. Je remonte rejoindre la famille. Je peux passer aux choses concrètes et multiples des funérailles. Mais il me faudra d'autres événements pour dire adieu à mon père.

Cette délivrance du sous-sol n'a réussi que grâce aux lectures de l'avion. Sans les nombreux témoignages de ces livres, j'aurais mis un couvercle sur mes colères, mes peines et mes rages... comme d'habitude. Réflexes obligent. Aussi, devant l'efficacité de ces livres, je décidai, le soir même, de faire des films sur la mort pour aider les gens en deuil. Je pensais même à une série. Naïf et insensé. C'était faire fi des tabous de notre société quant à la mort. Ils sont bien rares les gens qui osent risquer de l'argent sur le thème de la mort. Grâce à plusieurs personnes plus lucides et plus courageuses que les autres, je réussis à produire un film qui s'appellera *Les traces d'un homme*, mais ceci est une autre histoire...

SURPRISE SUR LA TABLE DE MONTAGE : DÉPOSER SES TRACES AIDE À MOURIR

Autour de la table du restaurant, en face de Josée Beaudet et moi, trois personnes. Chacune

dirige une institution qui, constamment, travaille avec des mourants. Un an a passé depuis la mort de mon père. Josée et moi avons lu une bonne trentaine de livres sur la mort, visionné une vingtaine de films et rencontré, à Montréal et à l'étranger, maintes et maintes personnes. Nous cherchons toujours sous quel angle aborder le film. Aussi, nous écoutons avec beaucoup de concentration ces trois personnes qui ont une énorme expérience concrète. Sur la table, le vin est bon, la cuisine aussi. Notre conversation est presque incongrue. Et lentement, l'idée approche, prend corps. Beaucoup de films, de livres, d'efforts dans les hôpitaux ont été centrés sur les mourants. Pourquoi ne pas se centrer plutôt sur la famille qui entoure le mourant? L'idée me plaît et vient rejoindre de plein fouet mon vécu récent. Nous jonglons avec l'idée. Remémorons des scènes. Chacune raconte des anecdotes précises. L'idée tient le coup. Il existe un besoin réel d'aider des familles frappées par un deuil et de créer des documents de support. Josée et moi repartons un peu moins anxieux, déjà amoureux du projet... un projet d'autant plus passionnant que nous venons, l'un et l'autre, de connaître des deuils douloureux.

Quatorze mois plus tard, nous sommes installés devant l'écran de la table de montage. Nous avons filmé la famille Beaudry durant plusieurs mois. Roland, le père, est mort. Nous avons filmé ses derniers jours avec sa femme, ses funérailles, et deux mois plus tard, les réactions de sa famille. Nous avons là sur l'écran des scènes révélatrices d'un deuil familial :

- Roland, seul dans sa maison, qui attend sa femme dans une solitude pesante.
- Roland et sa femme dans la banalité du quotidien des mots croisés et de l'horoscope.
- Roland faisant un cadeau à sa femme. Chacun retenant son émotion.
- Le couple préparant, avec le représentant des pompes funèbres, les menus détails des funérailles. Les symboles et les messages cachés traversent le salon.
- Les amis autour du cercueil de Roland avec leurs tentatives maladroitement pour reconforter.
- La fille de Roland racontant les derniers moments de Roland.
- Sa femme, Gisèle, dans la maison, deux mois après... etc.

De belles séquences authentiques. Mais nous cherchons depuis un mois le fil conducteur. Il nous semble qu'il y a une constante, une dramatique sous-jacente. Pour nous aider, nous avons demandé à un dramaturge ami et à un cinéaste, non moins ami, de nous donner un coup de main. Nous tournons en rond :

«Des traces, c'est comme si Roland voulait laisser des traces» dit quelqu'un.

Et nous voilà partis. Évidemment : l'urne funéraire dans le salon, l'aigle sur la télévision, dans lequel il se glissera pour protéger la famille et la cassette... cette cassette qu'il a enregistrée dans le secret et qui raconte sa vie...

Et cette volonté farouche de faire le film. Tout concorde. Le puzzle prend forme. Or, durant le tournage, ni en cours de montage, nous n'avions perçu ce phénomène. Et maintenant, il s'étale là, en pleine lumière. Nous avons un peu honte de notre aveuglement.

C'est un thème d'autant plus intéressant qu'il n'est abordé ni dans la littérature, ni dans les films, ni dans nos conversations précédentes. Pourtant, il est si naturel qu'avant de disparaître nous poussions un dernier cri pour dire au monde que nous avons existé. D'ailleurs, tout acte créatif n'est-il pas un peu ce cri? Ce signe que nous avons quelque chose de particulier à dire? Plus nous explorons ce thème, plus il nous fascine.

Je suis dans le bureau du psychiatre de l'hôpital où je suis bénévole auprès des mourants. Je lui parle de notre curieuse découverte. C'est un homme très à l'écoute des patients, du personnel infirmier et à l'affût de toute hypothèse nouvelle qui pourrait soulager le mourant ou sa famille. Les traces... les traces? Il note rapidement cette tendance des patients à certains moments à raconter l'histoire de leur vie. Et les photos «polaroid»? Nous avons tous deux été frappés par le fait que les patients, quoique amaigris, changés physiquement, aiment à se faire photographier. Ils placent soigneusement leurs photos sur la table de nuit et les montrent avec fierté aux visiteurs. Et puis, les testaments qu'on veut changer au dernier moment. Bien des observations se recourent. Il y a une veine à explorer, c'est certain!

Je ne veux pas «psychologiser» sur ce thème des traces, ni lui donner une importance exagérée. Je constate seulement qu'il y a là un phénomène

assez fréquent et curieusement ignoré. Et surtout, quand on regarde Roland ou d'autres mourants, on constate que cet acte de déposer des traces semble apaisant, semble aider le mourant à se séparer. On pourrait peut-être explorer cette piste dans les lieux où l'on assiste les mourants. Cette perspective est d'autant plus intéressante qu'elle ne demande pas à l'entourage une compétence particulière : il suffit d'écouter la personne raconter sa vie, de l'aider à écrire les lettres à ceux qu'il aime, de lui permettre de réexaminer son testament, de téléphoner, d'avoir de vraies conversations avec ses proches. Bien sûr, beaucoup de choses semblables se font déjà. Mais peut-être est-il intéressant de savoir que derrière ces choses, il y a le secret désir de laisser aux autres une image de soi, un souvenir original, un lien particulier, un dernier cri, un ultime chant... mais là se pose la question symétrique : que font les proches avec ces traces?

UNE CASSETTE, DES PHOTOS, UN COFFRE... ON RECUEILLE DES TRACES

À nouveau, devant l'écran de la table de montage, Josée, notre ami dramaturge et moi, regardons la famille Beaudry d'un regard nouveau. Que font-ils des traces de Roland? Nous découvrons un autre film, une autre réalité, pas à pas, geste à geste, comme des archéologues. Gisèle n'a pas enlevé l'aigle de la télévision. Il trône toujours sur la télévision. Elle a aussi fait faire des cartes de remerciement avec la photo de Roland. Quant à l'urne, elle la fleurit presque chaque jour, en ce mois de juin. À chaque fois, elle parle à Roland. Elle pose ces gestes sans ostentation, de façon naturelle. Au salon mortuaire, elle reçoit amis et connaissances avec aisance. Elle leur raconte les derniers mots, les derniers gestes. À partir de ces traces, Gisèle fait son deuil. Lentement, douloureusement quelquefois, Gisèle se sépare de Roland. Certes, l'écoute de la cassette, le jour des funérailles, est plus violente. L'émotion monte et déborde. L'abcès crève.

«Il a peut-être eu peur de faire son bilan parce qu'il devait y avoir des choses qu'il aurait voulu différentes.»

On sent Gisèle se fabriquer lentement, à partir des traces, comme une nouvelle et ultime relation

avec Roland. Et cette séquence de l'album de famille, dans le jardin, où chacun se dessine une image de Roland, l'image dont il a besoin peut-être, ou l'image dont il est capable de se séparer. C'est la traditionnelle veillée funéraire retrouvée.

Nous sommes là, Josée et moi, surpris de cette nouvelle lecture des faits. Les rapprochements avec notre vécu surgissent. Josée parle de son désir fréquent «d'endosser» la veste de son ami disparu. Moi, je me souviens du sous-sol de mon père. Là aussi, il faudrait étudier plus systématiquement comment la cueillette des traces aide à faire le deuil et apaise certaines douleurs. Il faudra poursuivre cette piste. Toutefois, je me contenterai, pour le moment, de trouver confirmation de l'efficacité de ce remède dans deux autres événements.

Une amie très proche et très chère est morte, il y a deux jours. Son fils nous entraîne, ma femme Édith et moi, dans sa chambre. Je ne résiste pas à l'invitation. J'en sens le besoin. Le même besoin que dans le sous-sol de mon père. Les objets personnels de notre amie sont là, comme gelés : ses livres, ses bijoux, les milles inutilités qu'elle affectionnait, son médaillon avec les premières mèches de ses enfants, ses propres cheveux. Ces traces te tordent les tripes. Les larmes montent. Le cœur te débat. Les images chavirent. Elle est morte... bien morte. Nous n'entendrons plus son rire, son beau rire opulent. On se sépare par coup, par sanglot, par la force des objets. C'est dur, émouvant, ce pèlerinage aux traces, mais c'est libérateur et efficace.

C'est le petit matin... ces beaux matins de juillet. Dans cet hôtel du bord du fleuve, peu de gens sont levés. J'écris, dans un coin du jardin. J'écris les moments importants que j'ai eus avec mon père. Il y a quelques jours, j'ai senti l'impérieux besoin de me raconter toutes les traces que j'ai gardées de mon père : partie de chasse, jeux, événements, accidents, affrontements. Je fouille dans ma mémoire. J'y découvre des événements oubliés. Accrochés aux événements, des vieilles émotions enfouies. Inévitablement, les larmes montent. Quand? Je n'en sais trop rien. Mais je sens qu'en cristallisant ainsi mes souvenirs, je me sépare de lui.

Cet exercice peut paraître romantique ou morbide. Moi, je sais qu'il m'a énormément soulagé. J'ai rédigé ce journal durant quinze jours. Et plus

j'avançais, plus la souffrance diminuait. J'ai rassemblé tous ces écrits. J'y ai joint les photos que j'avais de lui. J'y ai ajouté deux ou trois objets de lui : son briquet, son étui à lunettes. J'ai placé toutes «ces traces» dans un coffre en bois que ma femme m'a offert avec son à-propos habituel. Le coffre est là dans mon bureau.

Mon père est là dans mon bureau. Disponible comme jamais. De temps en temps, je regarde les photos, lis un texte, palpe son briquet. C'est doux et apaisant de l'avoir comme reconstitué. C'est bon de le savoir là. Peut-être va-t-on me dire qu'avec cet artifice, je nie sa mort. Peut-être. Mais moi, je vis bien avec mon coffre. De toutes façons, faire son deuil n'est pas oublier. D'ailleurs, peut-on oublier quelqu'un de si important que son père? Les fantômes resurgiraient de toutes façons.

Décidément, ce rassemblement des traces, cette cueillette, cette cristallisation d'une image mérite des essais plus scientifiques, des expériences plus systématiques. Car il y a là un remède dur mais bien apaisant, pour le monde en deuil. Et je sais que quand ma mère mourra, je ferai ce même exercice de fouiller ma mémoire et qu'ainsi je cristalliserai mon souvenir et peut-être ma relation avec elle.

LA NATURE SOULAGE LES DERNIERS MOMENTS...

Mon frère et moi, nous sortons de la morgue. Mon père est là, raide, glacé, dans sa veste élimée et tellement familière... Ça été terriblement dur. Fidèle au principe des jours précédents, j'ai voulu regarder la réalité en face. Mais j'ai trouvé ça dur. Mon frère François m'a accompagné. Nous en tirons une complicité supplémentaire. Nous marchons maintenant au bord de la rivière. Nous parlons de notre peur de la mort. De la mienne. De la sienne. Nous parlons de la peur des derniers instants. Il y a vingt ans, mon père avait fait un premier infarctus. Mon frère était à côté de lui. Ils étaient dans le jardin. Mon père s'était senti oppressé. Il s'était couché calmement dans l'herbe et avait dit : «Ça y est, je fais une crise cardiaque». Mon frère lui avait pris la main... et à travers cette main, il avait tenté de savoir ce qui se passait :

Moi : «Mais penses-tu qu'il souffrait?»

Mon frère : «C'est certain, il le disait d'ailleurs.»

Moi : «Et penses-tu qu'il avait peur?»

Mon frère : «Peut-être. Je ne sais pas. Ce que j'ai senti, c'est qu'il s'accrochait à moi, qu'il ne voulait pas partir. Avait-il peur? Se sentait-il entraîné vers la mort et a-t-il choisi de vivre... je ne peux pas te le dire.»

Je reste sur ma curiosité. Je suis allé voir la caissière de la banque où mon père était mort. Je veux savoir comment mon père est mort. A-t-il eu mal? A-t-il eu peur? Mais la caissière m'a simplement dit que ça avait été si vite, si rapide et qu'elle-même avait eu si peur...

Je suis resté avec ces interrogations, avec probablement le secret regret de n'avoir pas été là aux côtés de mon père. Et dans le film que je réaliserai, dans les expériences que je ferai, je tenterai de deviner ce qu'il a vécu dans ses derniers instants. J'étais d'ailleurs partagé. D'une part, j'avais lu, dans le livre de Moody, que les «morts réanimés» témoignent souvent de leur désir de glisser dans la mort, qu'ils se sentent très bien et qu'il leur faut un courage extrême pour retourner à la vie. D'autre part, la télévision ou le cinéma montrent souvent les derniers instants comme extrêmement douloureux et violents. Qui croire? Je ne savais plus.

Depuis quelques semaines, je viens régulièrement aux soins palliatifs et j'assiste des mourants. Je n'ai pas encore aidé quelqu'un dans ses derniers instants. Un jour, le merveilleux médecin, qui se bat constamment avec la douleur physique des gens, me prend à part et me dit :

«Ne vous inquiétez pas trop avec la mort de Monsieur X. Regardez ce qui se passe aux derniers instants.» Et le voilà qui me fait un croquis des poumons et m'explique que le gaz carbonique inhibe tel et tel centre nerveux. Même si je n'ai pas très bien compris, je ressors de cette explication très rassuré. Il y a des mécanismes naturels pour enlever la douleur. Le médecin termine avec cette superbe phrase : «La nature est généreuse».

Dans les semaines qui suivirent, j'accompagnai plusieurs personnes dans leurs derniers instants. Je constatai que, s'il y a souffrance dans les derniers jours (une souffrance d'ailleurs fortement diminuée par un dosage contrôlé de médicaments), les derniers instants sont doux et paisibles et que les visages reflètent la sérénité plutôt que l'angoisse. J'étais maintenant rassuré. J'aurais voulu livrer

cette assurance dans le film que j'étais en train de réaliser. Avec Roland Beaudry, nous avons parlé vaguement des derniers instants, mais sa mort fut si imprévue qu'on ne pût filmer ses derniers instants. Mais survint un événement miracle... comme seul l'amour de la vie nous fournit :

C'est le jour des funérailles de Roland. Sa fille me prend à part et me dit : «Je sais que tu voulais montrer des derniers instants sereins et rassurants. Tu n'as pu les filmer, si tu veux, je peux témoigner des dernières minutes de mon père, puisque j'y étais.»

J'accepte de grand cœur et cette jeune femme va faire, d'un seul coup, devant la caméra, un témoignage étonnant de réalisme et de sérénité :

« En regardant mon père, c'est très réconciliant avec la mort... Il était trop occupé à mourir pour se rendre compte qu'il était en train de mourir... Il est tombé dans un coma profond et puis, tu sais l'expression... il s'est éteint...»

Certes, cette jeune femme voulait généreusement m'aider à faire le film, mais ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'elle venait de répondre définitivement à une question que je trainais, à mon insu, depuis des mois :

«Mon père a-t-il souffert?»

J'étais certain maintenant que mon père n'avait pas souffert, qu'il était trop occupé à mourir pour avoir eu peur, que lui aussi s'était éteint...

En voyant le père de Diane mourir, je voyais le mien mourir. Ce jour-là, Diane Beaudry m'avait fait un beau cadeau.

UNE URNE, UN LINCEUL... OU POURQUOI NE PAS UTILISER À NOTRE PROFIT LES RITES FUNÉRAIRES?

C'est le week-end de Pâques. Je suis à la campagne. Quelques semaines auparavant, nous avons filmé Roland Beaudry dans sa maison. Actuellement, il est à l'hôpital pour une réévaluation de sa médication, puis il rentrera chez lui. Hier, je suis allé chercher avec lui ce qu'on pourrait filmer à l'hôpital. Aujourd'hui, je tente d'oublier tout ça, de faire le vide. Téléphone, Roland est mort dans la nuit. Je suis bouleversé. Par la fenêtre, les montagnes profitent du printemps avec désinvolture. Je décide de redescendre aussitôt à Montréal.

Je veux voir la famille Beaudry, à laquelle je me suis beaucoup attaché.

Mais que faire? Dois-je filmer les funérailles de Roland? Est-ce nécessaire au spectateur? Nous en avions parlé avec Roland... vaguement, sans rien décider. Avec Josée Beaudet, je discute de l'importance de ces funérailles. Tous deux, nous détestons ces salons mortuaires, style américain, ce maquillage stupide qui enlève aux morts leurs beaux masques mortuaires. Nous détestons ces cérémonies «fast food» où les symboles ont disparu, où les chœurs sont remplacés par des cassettes, les porteurs par des roulettes et la belle et utile veillée du mort par cette rencontre mondaine et inodore des salons mortuaires. Mais justement parce que nous haïssons toute cette clinquante quincaille, nous devons la filmer, la montrer. Il n'y a jamais eu de documentaire, au Québec, sur cette réalité... (par contre, nombre de films de fiction dramatique comportent une scène de salon mortuaire!).

Mais il y a d'autres raisons plus profondes qui vont nous pousser à filmer les funérailles de Roland. Depuis l'enterrement de mon père, je soupçonne qu'il y a derrière cette comédie mondaine tous les restes de rites nécessaires au deuil. Il faut retrouver ces restes et aussi inventer de nouveaux rites... Des rites vont permettre à la famille et aux proches de faire le deuil. D'ailleurs, Gisèle et Roland Beaudry ont tenté, à leur façon, à leur goût, de prévoir des funérailles plus personnelles : Requiem de Berlioz que Roland aimait, un bouquet de lys, reflet du bouquet de mariage, et surtout cette urne qu'ils veulent déposer sur un meuble du salon. On peut ne pas partager ces choix, mais ils sont là originaux, courageux et probablement nécessaires. Pour ouvrir le débat sur les funérailles, nous nous devons de filmer les funérailles de Roland.

Si je suis sensible à la qualité des rites funéraires, c'est qu'une fois de plus, l'expérience de la mort de mon père a été révélatrice. Nous aurions voulu une belle veillée du mort avec ses amis et les nôtres. Impossible. La loi nous interdisait de ramener le corps dans la maison, car mon père était mort sur la voie publique. Or, tous, nous aurions aimé faire la toilette de mon père, l'habiller et qu'il soit une dernière fois parmi nous. Une loi stupide et inhumaine nous l'interdisait. Nous étions si en colère mes frères et moi qu'un moment,

nous avons rêvé de voler le corps de mon père... Autre frustration : nous n'avons pu porter nous-mêmes le cercueil. En fait, nous n'avons pu réussir que deux choses : le sermon et le texte nécrologique. Pour le sermon, nous avons eu la collaboration d'un de nos amis d'enfance devenu curé et qui a fait un beau sermon sur mon père, qu'il aimait et estimait. Quant au texte dans le journal, nous l'avons travaillé et retravaillé pour le faire à l'image de mon père. Bien des gens nous parlèrent de sa chaleur. À part ces deux tentatives, tout le reste des funérailles est resté d'une déconcertante banalité et surtout peu efficace quant à notre douleur et à notre deuil... J'oubliais que l'organiste des grandes orgues se dépassa et nous offrit un morceau qui faisait écho à notre tristesse... mais j'appris par la suite que cet organiste était un vieil ami de mon père!

Cette nécessité d'inventer ses propres rites, de les préparer à l'avance, d'en évaluer l'efficacité curative nous apparut clairement quelques mois après, lors de la mort de ma belle-mère. Édith venait d'apprendre que la mort de sa mère approchait. Nous nous sommes réunis avec ceux qui étaient les plus proches d'elle. Nous avons tenté d'inventer des funérailles pour elle et... pour nous. Édith a fort bien raconté ces tentatives.¹ Je voudrais toutefois mentionner deux épisodes que je vécus avec plus d'intensité et plus personnellement : le linceul et la mise en terre.

Au moment de mettre ma belle-mère dans le linceul, j'ai demandé expressément de participer à cette mise au linceul. Il m'a semblé important de toucher ce corps sans vie. Peut-être avais-je quelque recul vis-à-vis du corps de ma belle-mère et soulever ce corps léger, le toucher, l'envelopper, m'a rapproché d'elle, m'a permis comme de m'excuser de ma répulsion instinctive? Ce fut particulièrement apaisant.

L'autre épisode survint au moment de la mettre en terre. Au lieu de faire descendre le cercueil dans la fosse : pas de fosse! Mais un stupide tapis vert qui recouvrait le cercueil. Il me semblait important de voir le cercueil disparaître et de sentir que cette femme retournait à la terre. J'étais très en colère de ce «vol de rite». Je suis allé le dire au curé sans grand ménagement. À aucun moment, le curé ne sembla comprendre. Il prétextait toutes sortes de raisons techniques et

financières. Mais à aucun moment, il ne donna des signes de questionnement sur ce rite de la mise en terre. Je me heurtai à un curé obtus.

Heureusement, il y eut toutes sortes d'autres événements émouvants et consolants autour des funérailles de ma belle-mère.

Il est six heures du soir, dans un hôpital de Montréal. Ma femme Édith et moi veillons cette amie dont j'ai déjà parlé. Nous savons tous qu'elle va mourir. Nous avons le cœur à l'envers depuis plusieurs jours. Voir cette belle femme rieuse disparaître de nos vies est insupportable. Sur la table de la chambre traîne un cahier d'écolier. Sur la couverture, la photo d'une forêt d'automne du Vermont. Je feuillette machinalement le cahier. Depuis quelques jours, plusieurs visiteurs y ont écrit leur peine, leur tristesse, leur amitié pour cette amie qui meurt. C'est terriblement émouvant ce partage entre amis de notre douleur. Je commence à écrire mon texte, mais je suis rapidement submergé. Mon deuil est commencé. Je me sépare déjà de cette femme qui est là en train d'agoniser. Je l'ai perdue ce jour-là. Ce cahier demeurera parmi nous jusqu'au lendemain de ses funérailles. Cahier catharsis, cahier de douleur collective. Cahier dans lequel nous exprimons nos colères, ces dures colères qui seraient restées enfouies bien longtemps. Quelques jours après, j'apprenais que c'était Josée Beaudet qui avait eu l'idée de ce cahier!

Ces expériences autour des funérailles ont été si violentes, si salutaires, si calmantes, si partagées qu'il me paraissait indispensable de les partager. Je suis certain que, dans les années qui viennent, des rites nouveaux vont émerger et qu'ils vont remplacer les rites insipides qu'offrent actuellement les structures hautement commercialisées de la mort.

RÉSISTANCES... OU DEUX ATTITUDES OPPOSÉES FACE À LA MORT

La salle de projection vient de se vider de son échantillon de seize spectateurs. Nous venons, avec la collaboration d'une «sérieuse» maison de sondage, de tester un premier montage du film. Josée et moi, nous regardons, abasourdis. Un bon deux tiers refusent le thème du film. Il y a même une dame qui a déclaré : «Quand vous avez annoncé un film sur la mort, j'ai senti mon sang

se glacer dans mes veines.» Une à une, les résistances montrent leur nez à l'ombre des tabous :

«On n'a pas le droit de filmer ça!»

«On a bien le temps d'y penser...»

«C'est morbide de montrer ces choses-là.»

«Moi, j'irai pas voir ça dans un cinéma... peut-être à la T.V.»

Etc.

Nos affaires vont mal. Le moral est bas. Évidemment, nous allons modifier le montage. Mais nous sentons des résistances à la mort si profondes qu'aucun changement dans le film ne pourra les dissiper.

Pour nous consoler, trois personnes ont adhéré profondément à certains passages et nous ont remerciés chaleureusement. Étrange. Nous pouvons nous attendre à de virulentes controverses, quand le film sortira.

Les gens de la salle du Parisien s'écoulent en silence. Le film a été sélectionné au Festival des films du monde. Avec ma femme, la fidèle Édith, j'attends les réactions, la tête rentrée dans les épaules. Nous appréhendons beaucoup, d'autant plus que quelques spectateurs sont sortis durant la projection. Un ami m'apostrophe :

«T'as pas le droit de faire ça! Je te comprends pas, toi qui as réalisé *Une naissance apprivoisée*... que tu fasses ça!»

Il n'a pas supporté le film, surtout pas la scène où Gisèle Beaudry fleurit l'urne de son mari et que l'image de Roland surgit du passé. Je réponds à mon ami que presque toutes les veuves vivent ce phénomène dit d'hallucination et que c'est une des réalités de la mort.

— «Alors, ma femme va voir ça, quand je serai mort... un fauteil vide?»

— «Oui.»

Il ne supporte pas le film. Il n'est pas le seul. Plusieurs amis et connaissances réagissent bien mal au film. Sauf quelques-uns qui, au contraire, y adhèrent à cent pour cent, s'en nourrissent et y voient une symbolique que je n'avais d'ailleurs pas perçue!

Le lendemain, la critique est contre le film ou a préféré ne pas en parler et se centrer pudiquement sur des films avec vedettes, histoires et divertissement. Seul Michel Houle, le critique de *Temps Fou*, fera une critique positive et trouvera une phrase lapidaire qui cristallise bien la situation :

«Ou le film est rejeté en bloc, ou il pousse inexorablement à une réflexion personnelle.»

Minou Petrowsky, à la radio, fera une belle critique où elle dit combien elle a été bouleversée par ce film.

Lentement, doucement, surgissent des gens à qui ce film parle. Avec eux, je constate que j'ai un contact profond et privilégié. Ce sont souvent des gens qui ont vécu des morts douloureuses et ont déjà amorcé une réflexion personnelle sur la mort. L'un d'eux déclarera :

«C'est à la fois insupportable et fascinant.»

Avec ce film, nous espérons, Josée Beudet et moi, apprivoiser les gens à la mort. Nous n'avons pas réussi cet apprivoisement. Plutôt, nous venons nourrir un réseau de gens qui ont déjà réfléchi à la mort. Pourquoi pas? C'est vers ce public que nous allons acheminer le film. Et quand je fais la campagne d'information pour le lancement du film à l'Outremont, j'essaie d'inviter le public déjà en démarche. Effectivement, quand le film est projeté à l'Outremont, nous avons une salle fervente. Mises à part quelques personnes qui sortent enragées, la salle manifeste une très chaleureuse adhésion. Le film a trouvé son public.

Quand, quatre mois plus tard, le film est mis à l'antenne de Radio-Canada... un vendredi saint, je suis à nouveau inquiet. Ici, nous touchons un large public, que je ne peux pas avertir. Nous obtenons toutefois une cote d'écoute de 236 000 téléspectateurs, ce qui est étonnant pour un documentaire aussi austère. Des réactions spontanées de téléspectateurs nous donneront de nouvelles indications. À moins d'avoir entrepris une démarche personnelle, les intellectuels boudent le film. Mais les gens proches de la nature, les gens de la campagne semblent touchés par le film et s'y projettent aisément.

Une voisine de campagne me dit le lendemain : «C'est un homme comme nous, qui est mort dans ma cuisine!... pardon, dans sa cuisine.» Beau lapsus révélateur. Je lui demande alors si elle a été trop bouleversée par le film, si c'était trop décourageant, trop acide... «Oui, monsieur, j'ai été bouleversée, mais il faut bien réfléchir à ces choses-là... Elle va nous arriver!»

Un ami cinéaste, qui passe ses fêtes de Pâques dans son village natal, entendra avec stupéfaction son voisin, cultivateur, lui parler spontanément du film le samedi matin. Il a regardé les premières

images et a téléphoné à son beau-frère pour qu'il vienne regarder «la vue» avec lui.

Je suppose que tous ces gens-là sont proches du cycle de la vie et de la mort et qu'ils viennent rejoindre, par le cœur, la cohorte des gens qui ont réfléchi à la mort.

Mais ce qui achèvera de me convaincre que ce film est nourrissant pour ceux qui ont laissé tomber les tabous de la mort, c'est ce témoignage d'un psychologue de Québec qui, depuis des années, travaille avec des mourants; il écrira, après le visionnement du film :

«Profondément ému, rejoint dans mon silence intérieur et dans mon interrogation face à ma propre vie, à ma propre mort...»

Ce témoignage m'ira droit au cœur. La boucle est bouclée. Il y a, d'une part, ceux qui réfléchissent à la mort et, d'autre part, ceux qui sont victimes des tabous virulents de notre société asphaltée, loin de la terre et loin de la vie. Cette société, nous le savons, maquille la mort, la cache. Elle nous propose, dans sa publicité, une éternelle jeunesse. Elle consomme, consomme pour oublier. Elle a des réponses technologiques à toutes les maladies et à la mort elle-même. On cache les mourants dans les hôpitaux, on leur donne l'air vivant dans leur cercueil et surtout, on n'en parle pas trop. «Y vaut mieux pas penser à ces choses-là!»

De l'autre côté, nous avons ceux, moins nombreux, qui regardent la mort en face. Ils la regardent comme un événement inéluctable et bâtissent leur vie en fonction de cet inéluctable. Ils goûtent mieux le présent, le réel. Ils apprécient le vent d'été, la neige fraîche, le rire d'un enfant et la chaleur de leurs amis. Ils repoussent les rêves éphémères de pouvoir et d'argent. Ils préfèrent respirer et vivre la minute qui passe. La mort n'est plus «cette gueuse» sur laquelle on met la cagoule pour ne pas la reconnaître. Au contraire, la mort est un signal, un rappel, une invitation à simplifier sa vie et à la goûter à la petite gorgée.

Tous ces gens-là constituent un étrange réseau souterrain dont les membres ont vite fait de se reconnaître. Et ce film viendra simplement alimenter, nourrir, stimuler ce réseau comme l'ont fait et le feront d'autres livres, d'autres films, d'autres séminaires.

Oui, il y a vraiment deux attitudes opposées, tranchées au couteau, deux groupes, comme le

jour et la nuit. Je sais maintenant que cette dichotomie que j'ai perçue autour du film, dans la pénombre des salles de cinéma, existe dans la vie. Ce diable de film, comme l'étrave d'un navire, coupe la foule en deux.

UN CURIEUX EXERCICE DE BORD DE MER OU COMMENT LA MORT NOUS APPREND À VIVRE

Il est six heures trente du matin. La mer, qui porte encore le bleu violacé de la nuit, charrie les mille débris de notre civilisation de carton. Dans les immeubles de vingt étages dorment ceux du vieil âge, tombés en séduction avec la Floride. Je marche le long de cette plage en jouant un curieux jeu. Pour préparer mon film sur la mort, j'écris chaque matin. J'écris toutes sortes de choses qui me passent par la tête. Ce matin, je continue un curieux exercice. Je m'imagine que mon médecin m'annonce qu'il ne me reste que six mois à vivre. Étrange situation simulée, où je dois inventer ce que je vais poser comme gestes pendant ces six mois. Depuis trois jours, j'entasse ces gestes un par un. Tout en marchant sur la plage, je note sur des bouts de papier les reliefs de ce «brainstorming» intérieur.

Curieusement, j'arrive à me persuader que je suis vraiment dans la situation. Monte alors une sourde tristesse que je n'aime pas du tout. Une tristesse accompagnée d'une sorte d'angoisse. Mais les deux se dissipent quand je me demande à moi-même quoi faire de concret devant cette inexorable perspective. Et voilà toutes les valeurs qui se mettent en place comme un puzzle. Et voilà les visages de ceux que j'aime qui s'installent à des distances diverses et imprévues. Ma femme Édith est là, à côté, debout sur ses belles jambes solides, bien fixées en terre. Elle a de la peine. Mais elle prend sa peine, se l'approprie et la retourne en force. Deux visages m'obsèdent : ma mère et ma petite fille d'un an. Je prends à leur égard des dispositions financières. Je les console. Je passe du temps avec elles. Je m'interroge là-dessus et je découvre que ce sont les deux personnes qui, en raison de leur âge, sont les plus vulnérables. Curieux. À mes deux fils, je fais de longues lettres et des testaments à tiroirs très sophistiqués. Puis

arrive la cohorte des visages de mes amis. Et je décide sur-le-champ de prendre beaucoup de temps sur les six mois pour en faire la tournée. En début d'exercice, je me demandais quel film je voudrais faire à tout prix avant de mourir. Aucun n'apparaît. Par contre, je sens la nécessité impérieuse de mettre de l'ordre dans l'ensemble de ma production : textes, nouvelles, peintures... et films. J'ai comme envie de mettre de la cohérence, de me ramasser avant de sauter en parachute. Comme si l'essentiel se plaçait implacablement et que le superflu prenait le large. Même mes voyages aux Indes, au Japon... même celui en Chine, ont disparu du programme. C'est l'indispensable qui reste là, solide comme un roc.

Et le troisième matin, quand je reviens vers mon hôtel, que la mer a perdu ses teintes de la nuit, que les garçons de plage disposent les chaises longues sur le sable, avec les gestes méticuleux d'un chirurgien-dentiste, je sais que je possède au fond de moi-même un outil pour aller chercher l'essentiel. Il suffit que je le désire. Je sais aussi qu'il me faut, pour cette méditation sur la mort, la complicité de la nature. Par quelque alchimie mystérieuse, la mer a été importante dans cette expérience. Mais je sais aussi que la forêt, un chemin de terre, une cascade, feront l'affaire. J'ai besoin de la vibration des «lieux inspirés» pour ces démarches intérieures.

Dans les mois qui suivent, je découvrirai qu'au-delà de cette expérience précise, chaque conversation sur la mort, chaque livre lu sur le sujet, chaque mort réelle que je vivais à l'hôpital, me modifient, me sculptent. Ma vie se simplifie. Les inutilités tombent une à une. Les relations humaines prennent de plus en plus de place. La tendresse ! Les petits gestes de tendresse du quotidien deviennent les moments les plus précieux !

Imaginer qu'on va mourir, la mort des autres nous renvoie comme des boomerangs à l'essentiel de la vie. Aussi, maquiller la mort, la taire, la cacher, c'est se priver de la vie... c'est paradoxalement vouloir mourir.

Alors, de plus en plus, j'ai envie de briser les tabous qui rôdent autour de la mort. J'ai envie d'arracher le stupide silence qui l'entoure et je voudrais multiplier rencontres, livres, films, conversations autour de ce qui sera pour chacun de nous notre événement le plus certain.

UNE APRÈS-MIDI INUSITÉE OU L'URGENCE D'ÉCHANGER SUR LA MORT

Dans la salle, il y a entre cent et cent cinquante personnes. C'est une grosse salle pour ce congrès ! Nous projetons *Les traces d'un homme*, séquence après séquence. C'est une première expérience de ce style. Nous arrêtons le film huit fois. Et chaque fois, nous prenons le temps pour échanger à partir de la séquence projetée. C'est un marathon. Pour trois heures, c'est un peu trop. La prochaine fois, nous le ferons en deux séances de trois heures. Dans la salle, c'est dense et ça explose souvent. Des témoignages vécus s'expriment. Des vieilles émotions enfouies se réveillent. Nous animons à deux. Ma coanimatrice a une expérience différente de la mienne car ce sont des enfants qu'elle a accompagnés dans la mort. Aussi, nous échangeons à haute voix sur cette double expérience. C'est une après-midi que je n'oublierai pas de si tôt. Les gens parlent, pleurent, discutent, s'emportent, se fâchent contre les tabous sociaux entourant la mort. Chacun avance un peu plus à cause de l'expérience du voisin. Aucune pause-café, mais les gens sortent... et reviennent avec leur tasse. À la sortie, plusieurs personnes viennent nous dire l'intensité de l'expérience. L'une d'elles dira : «Je viens de passer l'après-midi la plus bouleversante depuis longtemps.»

Dans cette salle a circulé quelque chose d'inusité : une énergie, un souffle, une émotion collective. Là, nous avons senti combien les gens avaient besoin de parler de la mort. Combien ils avaient besoin d'échanger leur vécu et combien cet échange devait se faire petite bouchée par petite bouchée... d'où la nécessité de projeter ce film trop dense, séquence par séquence.

Je saisis, ce même jour, que ce sont les témoignages du vécu qui induisent une véritable réflexion sur la mort et non des questions philosophiques. Je compris soudain pourquoi, dans l'avion, c'est le livre de Kübler-Ross qui m'avait le plus touché... il était fait de témoignages !

Dans mon film, c'étaient les confidences de Roland quand il fait un cadeau à sa femme, le témoignage de sa fille, le monologue intérieur de sa femme Gisèle deux mois après sa mort, qui déclenchent le plus d'émotions personnelles. Puis naît, à partir de ces émotions, une réflexion plus

rationnelle et éventuellement un plan pratique de vie.

Après cette après-midi inusitée, je suis certain que si nous voulons résister à cette société de haute consommation qui a tout intérêt à rejeter la mort, il nous faut multiplier les livres, les séminaires, les associations d'endeuillés, les projections de films... et les articles sur le sujet. Il nous faut réinventer courageusement les rites funéraires, les lois testamentaires, les habitudes hospitalières. Il nous faut retrouver les belles émotions perdues autour des mourants. En un mot, il nous faut redécouvrir la vie à travers la mort. Il y a tout un travail collectif à entreprendre. Il y a tout un réseau à construire entre les gens qui ont décidé de regarder la mort en face. C'est ce type de courant qui fait une culture et qui modifie une société. Et si on pense que demain ou après-demain surgira une nouvelle société, ce courant est essentiel.

En attendant les résultats de cet effort collectif, nous restons là, seuls avec nos deuils individuels. Moi, je sais que d'autres deuils vont venir me frapper : celui de ma mère, celui d'amis, celui de... je ne sais qui ! Mais je sais que j'ai en moi des moyens de me protéger de la douleur, que je saurai l'apaiser, que chaque mois, des nouveaux remèdes s'ajoutent. Je sais que quelque part en moi j'ai ma trousse de deuil.

La belle affaire ! Me voilà bien en sécurité avec ma trousse. Mais je constate en relisant ce texte, en mettant bout à bout toutes les expériences, que c'est autre chose qu'une trousse d'urgence que je possède maintenant.

Je possède un nouvel espace, un nouveau pays où poussent d'autres plantes : la simplification volontaire de la vie, les plaisirs du moment, la tendresse... et toutes sortes d'autres découvertes qui vont s'ajouter une à une. Je ne les connais pas encore. Tant mieux. Est-ce que je dois parler encore de trousse de deuil ? Ce serait plutôt la valise du magicien, le coffre à jouets de l'enfant, la cruche d'eau de l'habitant du désert ou peut-être ce curieux tunnel lumineux à travers lequel nous entrevoyons de nouveaux paysages à explorer... et où une trousse de protection n'est vraiment plus nécessaire !

NOTE

1. «J'ai accouché de ma mère», d'Édith Fournier, dans le présent numéro.

SUMMARY

The fragments of my experience of three recent deaths : those of my father, of my mother-in-law, of a very close friend. These fragments of experience enlightened and strongly inspired the film that I directed in 1981 : *The Traces of a Man*. A film about the death of a 57 year old man stricken with terminal cancer. This

combination of painfully experienced events, and the unpredictable steps in the film, allowed me to constitute my mourning package... a series of modest little discoveries, of simple exercises, of questionings, which will permit me to support the mourning which are inexorably coming. I preferred the sharing of my mourning package, to a learned thesis on death.